Document generated on 04/24/2024 9:23 a.m.

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

Phora. Sur ma pratique de psy de Nicolas Lévesque

Guillaume Asselin

Number 273, Fall 2020

URI: https://id.erudit.org/iderudit/94618ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Asselin, G. (2020). Review of [*Phora. Sur ma pratique de psy* de Nicolas Lévesque]. *Spirale*, (273), 72–74.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

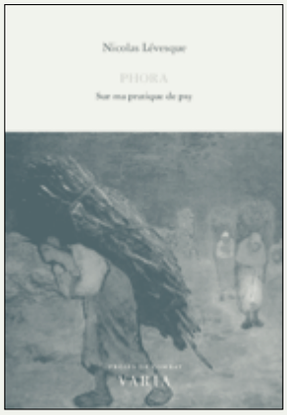
GUILLAUME ASSELIN

LE LABOUR INTÉRIEUR

PHORA. SUR MA PRATIQUE DE PSY

NICOLAS LÉVESQUE

Varia, 2019, 195 p.



Commençons par l'enveloppe, en observant et en écoutant *ce que dit l'écorce*. Sur la couverture de ce septième opus, au premier plan, une femme, une paysanne, avec ses sabots de bois et son bonnet rouge, ployée sous le fagot qu'elle porte sur le dos. Derrière elle, deux autres paysannes, dans la même position, viennent à sa suite, foulant un chemin de terre au bout duquel, au loin, se profile une vieille tourelle de pierre. Il s'agit d'un détail du tableau de Jean-François Millet intitulé *Hiver : les fagoteuses* (1868-1875).

Tout le livre est pour ainsi dire contenu dans cette image, particulièrement bien choisie. Elle illustre de manière littérale ce qu'il faudra entendre de façon métaphorique. Le fagot sous lequel les paysannes de Millet courbent l'échine rend visible la charge mentale, invisible, que chacun porte au-dedans de soi sous la forme de blessures, de traumas – cette histoire personnelle dont certains aspects viennent à nous peser, plus ou moins douloureusement, à un moment ou à un autre. *Phora*, rappelle l'auteur, désigne en grec cette action de porter, et *metaphora*, celle de *trans*porter. *« Toutes mes pratiques (psychanalytique, littéraire, politique) se condensent en ces mots,* phora*,* metaphora *– porter, transporter en commun »*, affirme celui qui œuvre à titre de psychanalyste, d'essayiste et, jusqu'à tout récemment, de directeur éditorial pour le compte du Groupe Nota Bene – dont la maison d'édition Varia, où est paru ce livre, constitue une des filiales.

LA TERRE PSYCHIQUE

Le patient ou l'analysant porte un fardeau, dont le psy propose de le soulager en l'aidant à le transporter ailleurs, autrement, vers un autre monde, une autre scène. C'est un portement de croix où, en certains points du chemin, lorsque le corps psychique vient à vaciller sous le poids de l'épreuve, le psy tend l'épaule et la main afin de prendre sur lui, un temps, cette charge que l'on n'est plus capable de soutenir seul. Il constitue ce psychisme d'appoint qui, à la façon d'un tuteur, aide la plante humaine à enfoncer suffisamment loin ses racines dans la terre pour affermir ses assises et ainsi lui permettre de s'élever avec confiance au-dessus du sol auquel toutes sortes d'entraves et de nœuds la tenaient auparavant rivée.

« Visite la terre intérieure et, en rectifiant, tu trouveras la pierre cachée » (le socle ou le roc sur lequel bâtir ta vie), dit un précepte bien connu de l'alchimie – que l'essayiste convoque au passage, à quelques reprises. Le mot « psychanalyse » désigne cette descente ou cette remontée vers l'origine (c'est le sens du préfixe « ana- ») qui permet de séparer et de décomposer (« -lyse ») les « matières toxiques » reposant dans le sous-sol de l'inconscient afin de permettre à la vie de circuler à nouveau librement dans l'organisme. *« Il s'agit, en d'autres termes, de dépolluer le sol psychique »*, affirme l'auteur, assimilant l'inconscient à une décharge, à un dépotoir, à un écoparc où se concentrent toutes sortes de matières plus ou moins dangereuses. Non pour évacuer le toxique, ce qui est impossible, mais pour le transformer, le transmuter. La célèbre formule de Lavoisier (*« Rien ne se perd, rien ne se crée, tous se transforme »*) vaut aussi bien pour la matière que pour la psyché.

Une étrange solidarité de destin semble ainsi lier la terre et l'esprit, tous deux menacés d'épuisement et d'intoxication. Le régime d'exploitation auquel les soumet le capitalisme sauvage suscite des symptômes similaires. D'où la nécessité de chercher le remède non pas en aval, suivant le mouvement prospectif de l'époque, ne sachant voir le neuf que dans l'avenir, mais en amont, dans ce passé pas si lointain où la sagesse paysanne prescrivait le repos. *« La meilleure chose que l'on peut faire à une terre, c'est de la mettre en jachère pendant un temps, le temps qu'il faut pour qu'elle redevienne fertile »*, note Lévesque. Et ce qui vaut pour la terre vaut également, ici encore, pour l'esprit.

À CŒUR OUVERT

Le vivant, naturel aussi bien qu'humain, est mal en point. Tout le dit, chaque jour le crie. De sombres nuées pèsent sur les êtres, à l'image du ciel noir du tableau de Millet. Une lourde *« fatigue culturelle »* mine le moi et le monde, qui savent si mal dialoguer et se rencontrer. D'où la nécessité d'en prendre soin, de toute urgence. À cet *« immense désespoir »* qui transit le dedans aussi bien que le dehors, l'analyste a voulu répondre en témoignant de la beauté et de la grandeur de l'humain que son métier lui donne l'occasion de fréquenter au plus près. *« Quoi de plus riche, quoi de plus inspirant que des cœurs ouverts, des êtres humains qui se livrent sans se surveiller, en confiance, dans le plus beau des abandons ? »*

Ce qui fait de ce livre un grand livre, un essai poignant, c'est précisément qu'il est coulé dans ce qui a coulé de ces cœurs dont l'auteur s'est employé à recueillir les bribes et les éclats, respectueusement, en en préservant l'anonymat. Notant compulsivement pendant un mois tout ce qui était susceptible de passer de la parole à l'écriture, il a ainsi patiemment noué ses pensées au dit de ses patients pour fagoter le tout en une suite de fragments poétiques et méditatifs. Rédigés au fil des jours sur le modèle de l'écriture « automatique », ils se répondent suivant le jeu de libre association qui préside à la parole et à l'échange analytiques. Dans cet ouvrage divisé en dix chapitres, l'auteur aborde, à travers de brèves études de cas donnant matière à penser, les questions fondamentales : le rapport de l'intime au collectif, de la tradition aux révolutions, de l'authenticité à l'artifice, du parent à l'autorité, de la normalité à la déviance et à la résistance, de l'éducation au fonctionnalisme, de la société laïque au sacré, de l'époque au sexe, à la techno et aux médias…

Des questions difficiles – jusqu'à celle, explosive, de l'appropriation culturelle soulevée par l'affaire Lepage –, dont l'auteur traite avec beaucoup de doigté et de nuances, ainsi que l'exige la nature du réel – complexe, bigarré, multidimensionnel. L'empathie, qui forme la base même du métier de psy, exige de *« penser sur plusieurs terrains à la fois »*, de varier les points de vue, sans se braquer. L'écoute flottante consiste précisément à savoir naviguer à vue, entre deux eaux, en dribblant entre les écueils et les sirènes, avec souplesse. C'est une écoute du cœur, auquel il s'agit de rouvrir l'accès, qu'entravent aussi bien les défenses du patient que la théorie et les protocoles de distanciation d'une psychanalyse si engoncée dans l'orthodoxie et la déontologie qu'elle en vient trop souvent à perdre de vue sa mission première : *« établir une connexion avec une âme, sous la carapace sociale »*. C'est ce qui a tué la psychanalyse, affirme l'auteur, qui dénonce le manque d'écrits sur la pratique, là où l'on ne trouve que *« de la théorie plaquée, des recettes ou des formules creuses* [...]. *Où est le vivant ? Où est la pratique ? Où est notre époque ? La psychanalyse s'est ainsi muséifiée et elle doit, pour survivre, se lancer à nouveau dans le péril de la pratique et son écriture, comme Freud l'a fait, avec beaucoup de courage, en affrontant la polémique et l'indifférence ».* Ce que fait précisément Lévesque, en une sorte de nouveau *« retour à Freud »* dont il retient l'audace de défricher de nouvelles voies plutôt que la doxa enfermant la pratique dans les ornières rassurantes du connu.

L'espace psy a en commun avec l'essai littéraire d'offrir cet *« espace de sensibilité »* où la parole et la pensée trouvent à se déployer librement, suivant la vision très personnelle qu'a l'auteur de l'une et de l'autre. Invitées à se désarmer et à se délester des interdits et des prescriptions qui plombent l'existence, elles permettent de retrouver le chemin de l'intériorité, cette *« richesse oubliée »*, enterrée sous celles qu'on entasse au-dehors, jusqu'à l'asphyxie. Le malaise de la société et de la civilisation capitalistes s'enracine dans cet oubli de l'être et du cœur, dans cette démence consistant à bâtir tout un système économique ou « pharmaconomique » sur l'amputation psychique de ceux et celles qui l'habitent et le constituent.

Une société vraiment humaine aurait le souci d'assurer au plus grand nombre la possibilité d'atteindre ce *« Klondike intérieur »* pour en tirer les ressources qui permettraient d'asseoir l'existence sur un fondement d'autant plus solide qu'il s'accorderait avec la conformation naturelle du vivant et de l'humain, de l'opinion de l'essayiste. *« C'est pourquoi on ne peut plus concevoir la santé mentale de la population sans révolution politique. »*

RENOUER LE LIEN

L'analyse est, pour l'auteur, indissociable du politique et du culturel, au centre de ses réflexions depuis de nombreuses années, ainsi qu'en témoignent notamment *Le Québec vers l'âge adulte* (2012), *Le peuple et l'opium* (2015) et *Je sais trop bien ne pas exister* (2016). Comment penser l'individu, analyser ses névroses, hors du cadre sociétal dans lequel il s'inscrit et qui le conditionne tout autant que son milieu d'origine ? Comment envisager le « roman familial » sans le mettre en regard du roman national, où le Québec peine à se composer une identité à son image ? Comment les psychés trouveraient-elles à rompre les boucles pathologiques qui les condamnent à toujours rejouer le même *remix* traumatique quand le pays lui-même semble incapable de sortir de *« l'enfer du* replay *»* ? Comment l'inconscient personnel ne serait-il pas affecté par l'inconscient collectif ? *« Nous sommes des poupées russes »*, affirme l'essayiste, des histoires emboîtées les unes dans les autres : histoire locale dans l'Histoire globale, histoire individuelle dans l'Histoire universelle – toutes s'affectant mutuellement, par une sorte d'effet domino. Limiter l'observation clinique à la seule sphère subjective, c'est se rendre aveugle aux incidences de l'environnement – systémique aussi bien que climatique – sur la qualité de nos vies. Comment réparer les vivants quand, au sortir du cabinet, on s'empresse de les replonger dans des moules (professionnels, sociaux, moraux…) sous la pression desquels ils ne peuvent manquer de craquer ? Pense-t-on sérieusement pouvoir recoudre l'enveloppe psychique brisée sous la violence de l'autre ou le choc de l'événement – quels qu'ils soient – en continuant de cautionner un régime sous la brutalité duquel le tissu social n'en finit plus de se déchirer et d'être débité en lambeaux ? On aura beau arroser et prodiguer tous les soins qu'on voudra à une plante, on ne saurait espérer beaucoup pour sa santé et son avenir si on la condamne à pousser dans le même sol contaminé.

Que Psyché se mette soudain à parler le langage de la Terre pour dire ses souffrances, n'est-ce pas là, au reste, le symptôme d'une époque qui a porté si loin la césure cartésienne entre le moi et le monde, entre l'esprit et la nature, qu'une mystérieuse impulsion les oblige à se retrouver sur le plan des métaphores ? *« Faire une psychanalyse de la Nature : c'est la chair, la mère »*, notait Merleau-Ponty dans *Le visible et l'invisible*. Il y avait là, en germe, l'idée d'une écopsychanalyse, qu'il restait encore à fonder. Nicolas Lévesque en pose, avec cet essai-phare, un jalon déterminant.

Se mettre à l'école de la nature, se convertir à l'évidence : que le vivant est un organisme, un écosystème, dont tous les éléments sont intimement reliés, auxquels nous sommes nous-mêmes intriqués, de sorte qu'on ne peut espérer le soigner qu'en l'appréhendant de manière globale et solidaire. C'est le socle de la pratique de Lévesque qui, à chaque séance, se laisse instruire par l'énorme sapin posté en face de sa fenêtre : *« Je suis tout entier disponible parce que la nature est là, à mes côtés, absorbant toute la pollution en moi. Ce sapin est littéralement mon parent, mon ami, peut-être mon superviseur clinique, peut-être mon analyste. Je ne sais pas. Mais il joue un rôle. C'est à ce type de transcendance que je peux me soumettre. »* La nature, observe-t-il, est ce nouveau sacré qu'il nous faut redécouvrir après les religions. Elle donne à voir et à vivre ce « lien », cette « reliance » à quoi renvoie à l'origine l'étymologie plurielle du mot religion (de *religare*, « relier » – ou *relegere*, « recueillir, rassembler »), qui commande, en deçà et en dehors de tout dogme, de *« revenir sur ce que l'on a fait, ressaisir par la pensée ou la réflexion, redoubler d'attention et d'application »*, suivant le sens que Benveniste donne à *religio*.

Relier par *l'intelligence* (*interlegere*) les éléments de la réalité dont une lecture attentive et attentionnée, mettant à profit aussi bien la tête que le cœur, révèle l'unité et la consubstantialité : c'est la démarche même de la psychanalyse et de l'écriture essayistique telles que les pratique l'auteur, qui nous livre ici de précieuses indications pour s'orienter en ces temps troubles requérant de chacun le courage de mettre la main à la charrue. Du labeur et du labour intérieurs dépendent la fertilité de la terre et du vivant.